

sur la poétique et l'esthétique du poète. Elles organisent également une fiction épistolaire où la lettre est conçue comme un objet précieux qui renvoie aux autres textes de Claudien. Christine Sempéré, *Le détournement de l'épistolaire dans le Roman d'Alexandre : de la rhapsodie initiale à la voix spéculaire. L'exemple des lettres à Olympias dans la recension epsilon* (p. 281-309) veut démontrer comment la forme épistolaire dans le *Roman d'Alexandre* a évolué de ses origines jusqu'à la version  $\epsilon$ , datant elle-même du huitième siècle. La lettre qui a constitué une source majeure du roman originel, devient par la suite une voix secondaire dans les versions  $\alpha$  et  $\beta$ , avant d'occuper dans la version  $\epsilon$  une place moins importante, mais aussi plus indépendante de la tradition. Dans cette dernière version, la typologie des lettres est identique à celle des recensions antérieures, mais leur utilisation est différente. L'insertion de trois lettres d'Alexandre à sa mère Olympias constitue une des nouveautés les plus remarquables de la version  $\epsilon$ . Sur le plan narratif, ces lettres sont dépourvues de toute utilité. Leur intérêt se situe plutôt dans les relations d'Alexandre avec la destinataire. Sempéré arrive à la conclusion que ces lettres sont l'antithèse du roman d'amour, et révèlent un héros mû par un questionnement sur son identité. Christine Chojnacki, *Un genre épistolaire méconnu de l'Inde prémoderne. La lettre d'invitation officielle aux maîtres jaina* (p. 311-335) analyse un genre spécifique épistolaire en Inde au seizième siècle. La lettre d'invitation officielle émanant de la communauté jaina ou d'un de ses membres, à un maître (*vijñaptipatra*) revêt un caractère solennel que relève encore la noblesse du support choisi. Les épistoliers, qui sont dotés d'une solide érudition et de talents littéraires, composent les lettres suivant un schéma précis. Ces lettres servent également à montrer le statut croissant du maître religieux. Quoique cette contribution montre la richesse d'un genre épistolaire méconnu en Occident, on s'interroge sur sa pertinence dans un volume portant sur la lettre gréco-latine. Bruno MARIEN

Anna MARMODORO & Jonathan HILL (Ed.), *The Author's Voice in Classical & Late Antiquity*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol. 448 p., 11 ill. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-967056-7.

Qu'est-ce que la voix de l'auteur, ou *persona*, comment un auteur caractérise-t-il sa place dans son œuvre, fonde-t-il son « autorité », et comment à travers elle est-il perçu par le lecteur : tels sont les objets étudiés par les contributeurs. Les éditeurs de l'ouvrage introduisent tout d'abord la matière : d'Homère à l'Antiquité tardive, en latin et en grec, ce sont les auteurs et les diverses formes de *persona* qu'ils mettent en place qui forment la première partie de l'ouvrage, par l'analyse de l'utilisation de la 3<sup>e</sup> personne, du dialogue et de la 1<sup>re</sup> personne. La seconde partie regroupe des contributions portant sur « l'autorité », et sa réception par les lecteurs, contemporains ou postérieurs, les disciples ou encore les commentateurs. Abordant tous les genres littéraires (épopée et poésie plus généralement, théâtre, histoire, épistolographie, philosophie et même arts visuels et historiographie), les treize contributions appellent une lecture croisée, en fonction de l'approche et des centres d'intérêt du lecteur qui le consultera. La première d'entre elles voit B. Graziosi (*The poet in the Iliad*) s'intéresser à Homère comme auteur : après quelques réflexions sur la confusion entre auteur et narrateur dans le cadre de la question homérique, il est question de ce que

« l'objectivité » attribuée par la plupart des commentateurs modernes à Homère nous révèle sur ce dernier. Ainsi, l'inspiration divine est une question capitale, car tout comme les Muses, qui lui accordent ce don, le poète est constamment présent, tant au moment et à l'endroit des événements qu'il rapporte, que face à son auditoire. Cette *μνημοσύνη* donne lieu à une analyse des mécanismes narratifs qui le distingue des autres mortels. C. Pelling (*Xenophon's and Caesar's third-person narratives – or are they ?*) se penche ensuite sur la façon dont Xénophon et César ont utilisé la 3<sup>e</sup> personne dans leur œuvre. Cela passe, pour le premier, par l'emploi du pseudonymat, dont Pelling analyse l'impact sur sa crédibilité et son autorité. Cet effacement de façade du « je » de l'auteur derrière le « il » de la narration, qui ne se retrouve pas chez Thucydide, Polybe ou Flavius Josèphe, a influencé le modèle narratif de César, et partant, son impact sur les lecteurs. W. Allan et A. Kelly (*Listening to many voices : Athenian tragedy as popular art*) livrent ensuite d'intéressants développements sur la valeur et la place de la polyphonie de la tragédie athénienne du V<sup>e</sup> siècle. Les auteurs mettent en effet en évidence l'importance du dialogue et de ses voix diverses (sur base du sexe, du statut social ou civique) dans cet art authentiquement populaire, montrant par là qu'il était étroitement lié au cadre athénien contemporain. Cela passait par une relecture de la matière mythique présentée sur scène, à la lumière des valeurs et des attentes du public, plurielles comme l'étaient ceux qui le composaient, de l'aristocrate de pure souche au plus humble des citoyens. S. Culpepper Stroup (« *When I read my Cato, it is as if Cato speaks* » : *the birth and evolution of Cicero's dialogic voice*) s'intéresse pour sa part à la construction par Cicéron de sa propre voix dans ses œuvres dialoguées, tant les discours que les traités. L'auteur en met ainsi au jour les caractéristiques : rôle du lieu où Cicéron a placé ses dialogues, avec un développement particulier sur Tusculum, extension de sa voix dialogique au fur et à mesure de l'amenuisement de sa parole publique, caractère fictif plus ou moins affirmé, etc. La contribution de S. Harrison (*Author and speaker(s) in Horace's Satires 2*) porte sur le livre II des *Satires* d'Horace. Si, contrairement au premier livre, la forme dialoguée et la multiplicité des narrateurs sont de mise, l'auteur soutient que ces intervenants rappellent tous un ou plusieurs aspects de la personnalité d'Horace. Par ailleurs, Platon constitue, tant par la forme dialoguée que les préoccupations éthiques et même l'ouverture des dialogues, un modèle pour Horace. G. Longley (« *I, Polybius* » : *self-conscious didacticism ?*) replace ensuite Polybe et son implication dans son œuvre parmi les autres historiens antiques, en se penchant sur ses préfaces, sa méthode et les opinions qu'il a exprimées. Ce faisant, l'auteur tente de montrer que Polybe, par l'emploi du « je » et du « nous », a exploité tout le potentiel de la *persona* plus intensivement et finement qu'aucun auteur avant lui. Cela tiendrait au but didactique qu'il s'était assigné : montrer comment exercer l'activité d'historien, comment lire et tirer tout le profit de ses écrits. Il y a malheureusement de nombreuses fautes de frappe, d'esprits et d'accentuation du grec. R. Ash consacre sa contribution (*Drip-feed invective : Pliny, self-fashioning and the Regulus letters*) à l'examen des méthodes employées par Pline le Jeune pour attaquer le délateur Aquilius Regulus (I, 5 ; 20 ; II, 11 ; 20 ; IV, 2 ; 7). L'auteur tente de prouver que ces lettres ont été rédigées dans l'esprit de l'invective, avant de se livrer à quelques comparaisons avec les parties polémiques de l'œuvre cicéronienne. L'objectif de T. Whitmarsh (*An I for an I : reading fictional autobiography*), après avoir critiqué l'utilisation des catégories

narratologiques traditionnelle pour l'analyse des œuvres antiques, est de mettre en lumière le caractère transgressif, pour le lecteur antique, de la narration fictionnelle à la première personne, qu'il dénomme « fictional autobiography », telle qu'elle se présente dans l'*Âne d'or*, les *Histoires vraies*, *Leucippe et Clitophon*, ou le *Satyricon*. I. Peirano fait porter son analyse sur « l'onymité », c'est-à-dire les diverses façons pour un auteur d'inscrire son nom dans son œuvre, ainsi que sur l'impact du procédé choisi pour ce faire auprès des lecteurs (Ille ego qui quondam : *on authorial (an)onymity*). L'étude se base essentiellement sur Homère et Virgile, en raison de la bonne connaissance que nous avons de leur réception. La contribution suivante voit A.D. Morrison (*Authorship and Authority in Greek fictional letters*) se pencher sur plusieurs corpus épistolaires attribués respectivement à Platon, Xénophon, Solon et Euripide, afin de déterminer quels moyens les Anciens utilisaient pour étayer ou réfuter l'attribution d'une œuvre à un auteur, et de mesurer l'impact que de telles attributions avaient sur les lecteurs. Dans la contribution suivante, M. Erler (*Plato's religious voice: Socrates as godsent, in Plato and the Platonists*) se penche sur la réception de la dimension religieuse de Socrate par la postérité. Plus précisément, il tente de démontrer que la figure de Socrate dans le néo-platonisme, à savoir un être envoyé par les dieux pour guider les âmes des simples mortels, était déjà sous-jacente chez Platon. M. Edwards (*When the dead speak: the refashioning of Ignatius of Antioch in the long recension of his letters*) s'intéresse ensuite à la façon dont le corpus de lettres d'Ignace d'Antioche a été étoffé et retravaillé par la postérité, et au contexte théologique et ecclésial de cette réécriture. Enfin, la dernière contribution, par M. Squire (*Ars in their « I »s : authority and authorship in Graeco-Roman visual culture*), est consacrée à la place de l'artiste dans la culture visuelle antique : en effet, il y a de nombreux points de convergence entre l'appropriation de leurs propres œuvres par les artisans et les artistes et la *persona* déployée par les auteurs. Pour conclure, abordant les rapports entre les œuvres et leurs auteurs, la façon dont ces derniers s'y présentaient et s'y impliquaient, ainsi que les conséquences de cette présence sur leur réception, cet ouvrage intéressera tous les savants occupés de narratologie, d'analyses textuelles au sens large, ou encore de commentaires.

Grégory IOANNIDOPOULOS

Jason D. BEDUHN, *The First New Testament. Marcion's Scriptural Canon*. Salem (Oregon), Polebridge Press, 2013. 1 vol. 400 p. Prix : 29 \$. ISBN 978-1-59815-131-2.

Cet ouvrage illustre une tendance toute contemporaine de l'historiographie qui met en cause les conclusions de Harnack à propos de l'*Evangelion* et de l'*Apostolikon* de Marcion. Trois livres sur ce sujet ont été publiés au printemps 2015, par Markus Vinzent, Dieter T. Roth et Matthias Klinghardt, comme si chacun rivalisait d'érudition afin de concourir pour le prix de l'hypothèse la plus époustouflante. Selon J. BeDuhn, Marcion n'aurait pas opéré une sélection ni établi une édition ayant pour effet la constitution du premier canon néotestamentaire, mais il aurait simplement retenu les textes qui avaient cours dans sa région d'origine ; geste inaugural, certes, mais d'une portée fort différente de celle qu'on envisage habituellement. Le projet est en effet de reconstruire le Nouveau Testament de Marcion, comme témoin le plus